

**LETTRES DE JEAN-MARIE GRACH**  
**capitaine à l'École des Roches de Maslacq**  
**(29-10-25 — 23-11-44)**

*Jean-Marie arrive à Maslacq à la rentrée d'octobre 1942. Il est déjà passé par de multiples collèges (plus tard il en dressera la liste sur une carte de visite pleine d'humour). Il a fait des études décousues. Il a toujours été, ainsi que l'écrit son père, léger et ennemi de l'effort, il a le goût de la vie facile ; sa nature impulsive est en rébellion contre toutes les disciplines, et ses parents sont inquiets pour sa vie religieuse. Le voici en Première. Les deux premiers termes sont médiocres. Jean-Marie essaie de travailler, mais il ne sait pas s'y prendre, sa conduite n'est pas toujours irréprochable. Pourtant à Pâques, il est déjà visible qu'il marque un vrai désir de prendre au sérieux sa vie d'École et que sa bonne volonté n'en reste pas aux intentions.*

**À Monsieur Charlier. 18 avril 1943.**

Cher Monsieur,

Me voici en vacances et arrivé sans encombre à Marvejols. Je pense que vous aussi devez être heureux de vous reposer après ce long terme. Je pense partir de Marvejols le samedi 1<sup>er</sup> mai, je serai ainsi le dimanche soir à Maslacq et je pourrai recommencer à travailler dès le lundi. Je vous remercie, cher Monsieur, de tout ce que vous avez fait pour moi durant ce trimestre, de l'affectueuse sollicitude avec laquelle vous m'avez arrêté sur la pente, quand vers le milieu de ce terme j'étais un peu découragé et cafardeux. Si l'an prochain je ne suis plus aux Roches (tout dépend des événements), je partirai avec le sentiment d'avoir connu à l'École quelque chose de véritablement différent des autres établissements et je crois que, même si je suis collé à mon bac, je n'aurai pas perdu mon temps cette année. Je vous parle ici franchement, c'est le sentiment intime de mon âme.

*A la Pentecôte, Jean-Marie prend part à la Fête de l'École de toute son âme, il fait la connaissance de plusieurs anciens. C'est alors qu'il prend vraiment conscience de ce qu'est l'École. A la fin de l'année, il a donné suffisamment de preuves pour qu'on songe à lui confier pour l'année suivante une responsabilité de capitaine. Son échec au Baccalauréat ne diminue en rien son ardeur.*

**À M. l'abbé Bonnemoy. 23 juin 1943.**

Cher Monsieur l'abbé,

J'ai décidé avec mon ami Hervé Giraud de commencer par le travail dans une ferme. Ensuite nous comptons faire une colonie de vacances. Je quitte les Roches aujourd'hui après le bac : j'y ai fait un séjour profitable à tous points de vue et qui me laisse partir en vacances avec de sérieuses espérances sur le corps des capitaines pour l'an prochain et sur la marche de la maison. Avec tous mes remerciements...

**À Monsieur Charlier. 16 juillet 1943.**

Cher Monsieur,

J'attendais toujours d'avoir les résultats pour vous écrire, car je voulais vous parler de mes projets de vacances, projets qui étaient conditionnés par l'issue de l'examen. N'ayant toujours rien, j'ai cependant décidé, voyant l'échec essuyé par Hervé pour les travaux agricoles, de partir demain pour Paris où Hervé va me rejoindre afin d'y travailler chez mon oncle Belanger à l'usine Lemoine à Ivry. J'ai fait signe à quelques camarades qui peut-être nous rejoindront, nous habiterons chez moi et travaillerons de la vie même des ouvriers. Je crois que cela nous fera du bien et aidera à notre formation... Si je suis collé à mon examen, ce dont j'ai bien peur, je n'en serai pas pour cela découragé et je n'aurai pas l'impression d'avoir perdu mon temps. En effet je n'ai pas gagné seulement au point de vue moral, je me suis rendu compte combien était ridicule et même lâche une attitude de profiteuse, alors que le pays a tant besoin de nous et Dieu aussi a besoin d'hommes capables de le défendre et de le représenter. Je vous dis ces choses parce qu'elles sont le fond même de mes pensées, elles sont le résultat d'une longue réadaptation, méditée

davantage encore depuis que nous nous sommes quittés. Certes tout n'est pas fini et souvent je suis tenté de reprendre une vie molle. Je me trouve bien à Marvejols et mon égoïsme s'y complaît : c'est cette raison même qui me pousse à m'en éloigner et c'est pour cela que je pars travailler demain. J'espère l'an prochain être à la hauteur de ma tâche ; je sais que vous m'y aiderez, et je la prends d'un point de vue si haut que la seule réussite me paierait de toutes mes peines. A la base du redressement que j'ai fait il y a vous, et je vous en remercie du fond de mon cœur ; mes professeurs et particulièrement Mademoiselle de Comminges y ont aussi beaucoup contribué et je leur en garde pour cela une grande reconnaissance. Mais, c'est là que je veux particulièrement insister, c'est Hervé Giraud, ce sont mes caps d'Henri IV qui m'ont permis de faire ce redressement, c'est leur exemple qui m'a encouragé. Le privilège que j'ai eu, j'espère que d'autres l'auront et que ce sera moi qui le leur procurerai. M'ayant vu dans le triste état où je suis arrivé, et me voyant dans l'état où je voudrais être à la rentrée, j'espère que le contraste leur montrera que ce qui ne m'a pas été impossible ne l'est pas pour eux non plus.

Seulement voilà que je m'emballe dans mes projets. Pourtant je sais ce que je dis, et je veux le faire. Mais certes ce n'est pas fait c'est une œuvre de longue haleine à laquelle je suis déjà attelé. J'attends la rentrée pour mettre au jour tout ce plan et « attaquer » vraiment dans le bon sens...

***À Monsieur Charlier. 30 juillet 1943.***

Cher Monsieur,

Je vous remercie de la lettre que j'ai reçue de vous voilà bientôt huit jours ; elle m'a encouragé et m'a fait du bien... Pour mon échec, c'est au fond bien fait, car je paie sept ou huit années de paresse invétérée. Une heureuse issue aurait fait beaucoup de plaisir à papa, et c'est ce qui me fait le plus regretter cette colle. Enfin je pense être le 18 au soir aux Roches, en pleine forme afin d'essayer de passer en octobre.

Pour en revenir à moi, je suis donc à Paris et je me lève chaque matin à 6 heures pour être à 8 heures à l'usine, où je travaille comme manœuvre. Demain je passe à la trempe et enfin à la forge, ce qui sera le plus gros morceau. Ma vie est très dure, mais j'en suis content, car, ce que font des hommes toute leur vie, il n'y a pas de raison pour que moi je ne sois pas capable de le faire. Ce n'est pas parce que mes parents peuvent me payer des études que je suis fait autrement que le fils d'un ouvrier, appelé à suivre comme ses parents une carrière ouvrière... Enfin, si vous le voulez bien, nous reparlerons de cela ensemble, dans une quinzaine de jours. Quand j'ai voulu entreprendre ce stage, que je savais devoir être dur, mon intention était de me prouver à moi-même que j'étais capable

de faire quelque chose de viril j'ai tenu le coup et j'en suis content, mais ceci n'est qu'un commencement, et je compte beaucoup sur l'École, sur vous et sur mon capitainat pour m'aider à persévérer dans cette voie...

***D'une lettre à Antoine Guiraud. Août 1943***

...Je jette un coup d'oeil sur ma vie depuis un an, c'est-à-dire depuis que je suis à l'École. Je me souviens du temps où Mademoiselle de Comminges, beaucoup de personnes et toi-même déconseillaient à mes amis de me fréquenter. Évidemment tout parlait contre moi. Je crois maintenant pouvoir remercier tous mes camarades qui, souvent sans s'en rendre compte, ont tant fait pour moi. Ce qu'Hervé a fait pour moi, par exemple, je voudrais le lui rendre et j'essaye de l'approfondir (tâche difficile quand soi-même on est encore très superficiel et que l'on se rend compte seulement d'un besoin de profondeur que l'on éprouve sans avoir encore la force ni même le courage peut-être de s'y abandonner)...

Mon travail dans l'usine, entre autre, m'a ouvert des horizons nouveaux. C'est dur de revivre quand presque tout était mort en vous ! J'estime que, tout ce qui est humain étant périssable, ce n'est pas un résultat humain qu'il faut viser, mais un résultat surnaturel, c'est-à-dire durable pour l'éternité. Cela d'ailleurs, je le sens, je le veux, mais je ne fais que l'entrevoir, je n'ai pas encore fini de me former complètement moi-même sur ce terrain...

Peut-être quand tu me reverras, ne trouveras-tu pas tout de suite qu'un changement si profond s'est effectué. C'est justement qu'il n'est pas terminé et que cet état d'ébauche laisse forcément passer des jours où ma nature prend le dessus. C'est une question de longue haleine...

*Jean-Marie rentre à l'École le 17 août pour prendre part au cours de vacances.*

**À M. l'abbé Bonnemoy.**

**2 septembre 1943**

Cher Monsieur l'abbé,

Vous devez me trouver bien ingrat ou du moins bien impoli de ne pas vous avoir tenu davantage au courant de mes faits et gestes. Vous savez, je crois, que je suis allé à Paris travailler dans l'usine Lemoine à Ivry, chez mon oncle, mais comme simple ouvrier, sans être connu de qui que ce soit. Là j'ai trimé dur pendant trois semaines et j'ai compris les souffrances de ces hommes qui, surtout à l'heure actuelle, souffrent de la faim et de tout. J'ai aussi appris ce que c'était que de gagner sa vie, et pourtant j'étais dans des conditions exceptionnelles et ce n'était, je le savais, que pour quelques semaines, tandis que les ouvriers... J'ai longuement discuté avec un grand nombre d'entre-eux et j'ai sondé assez profondément leur détresse pour la réellement comprendre. En un mot je suis très satisfait de ce stage et je vous remercie du bon conseil que vous m'avez donné en me suggérant cette idée.

Rentré depuis une quinzaine à Maslacq, c'est la vie de bachotage que nous menons, mais je vois la rentrée approcher avec joie, car je me sens en pleine forme pour commencer l'année. Je suis heureux au fond d'avoir été collé à mon bac, car le travail que je fais, s'il est énervant parce qu'il empiète sur les vacances que nous, élèves, jugeons méritées, me plonge dans l'atmosphère si salubre de l'École.

*Jean-Marie est à nouveau refusé à la session d'octobre et recommence sa Première.*

**À M. l'abbé Bonnemoy.**

**1er décembre 1943**

Cher Monsieur l'abbé,

Excusez tout d'abord ce papier sans enveloppe, je me sers de ce dont je dispose et je sais que cela doit vous être égal. Merci de votre aimable invitation, que je pourrai, je l'espère, accepter ; je vous donnerai une réponse définitive bientôt (une huitaine de jours). Je me réjouis de vous revoir, car nous n'avons eu avant le bac qu'un petit entretien qui avait orienté mes vacances d'une façon si fructueuse pour moi, qui circulais sur une corde raide. Je sens maintenant le plancher plus large, mais je n'ai rien encore de bien solide et de bien profond, quoique j'essaie de me perfectionner de ce côté. Nous reparlerons d'ailleurs de cela plus tranquillement si c'est possible. Je vous demanderai de m'autoriser à emmener avec moi, si je viens à Peschadoires, mon ami Hervé Giraud, qui passe les vacances chez moi à Paris, sans cela je ne pourrais venir à Pâques. Je vous prie de

m'excuser si je vous demande aussi crûment les choses, mais mon défaut – et c'est peut-être lui qui m'a sauvé – est d'être « nature » et de ne pas passer par quatre chemins. Je ne vous pose donc pas un ultimatum, mais je vous expose franchement les choses. Je crois d'ailleurs qu'une cure, si j'ose m'exprimer ainsi, à Peschadoires serait pour lui extrêmement profitable...

P. S. Je viens de relire ma lettre je m'imagine que pour un lecteur qui ne méconnaîtrait pas, je passerais pour un peu déséquilibré. Si nous ne nous connaissons pas beaucoup, j'espère que cela viendra. En tous cas je vous prie de m'excuser pour l'ensemble de cette lettre, que je ne veux pas cependant refaire, car elle me traduit assez bien, moi et ma pensée.

*Le 14 décembre, Jean-Marie est nommé capitaine. Il en exerce les fonctions depuis la rentrée. Cette responsabilité lui donne une immense joie et il se consacre à sa tâche de tout son cœur.*

**À Monsieur Charlier.                      1er mars 1944**

Cher Monsieur,

Je ne vous ai pas encore remercié de la dernière lettre que vous m'avez envoyée. Vous m'y parliez de la question religieuse, que j'avais soulevée avec vous un soir dans votre bureau. Pour vous parler franchement, je ne la trouve pas parfaitement résolue ; c'est peut-être parce que je n'ai pas tout à fait saisi ce qu'il fallait entendre par unité de religion et par cette forme fixe, dont vous me parliez, assez large cependant pour permettre l'âme de s'épanouir dans sa personnalité à elle. Je vais peut-être vous paraître entêté et encore bien orgueilleux, mais je n'arrive pas à l'admettre. Je comprends parfaitement votre position, mais il me manque quelque chose sans doute pour pouvoir être d'accord ; ce quelque chose est peut-être la grâce, que mon orgueil empêche d'agir complètement ? Et pourtant je fais tous mes efforts pour m'y prêter, j'essaye d'être souple, mais je garde cependant mon idée, – comme cet entêtement qui me fait plier le texte d'une version latine à l'idée préconçue que j'ai du sens plutôt que d'essayer de plier ma traduction au texte lui-même. C'est dur, j'en souffre, je m'énerve, et cependant ces jours-ci je ressens un grand calme en moi comme si je me sentais sûr et tranquille. C'est un mélange d'inquiétude et de sécurité qui plonge mon cœur dans un état de joie inexprimable, indéfinissable, et qui me fait espérer.

C'est peut-être aussi que je vous sens plus que jamais près de moi. Moi qui autrefois ne

me serais ouvert à personne, je trouve naturel de vous parler aussi simplement. J'entrevois alors ce que peut être une intimité, une vie dont Dieu serait l'essence même, et j'envie ceux qui connaissent cet état. Car avec Lui tout ne doit être que joie et clarté, que sécurité, joie, joie je le répète, et joie que je ne connais pas, mais dont j'ai soif. Il y a quinze jours ou un mois je me serais senti lâche de penser cela, et aujourd'hui je vois ce qui me manque, car j'ai entrevu le bout de mes forces.

Croyez à mon affection et à ma reconnaissance, car vous m'avez ouvert les yeux. Je crois que Dieu a fait en moi un travail qu'il ne me reste qu'à achever ; et pourtant il y a encore un fossé que je n'ai pas franchi et mes seules forces se trouvent vaines ! C'est dur.

*Jean-Marie traverse alors une crise religieuse. Il trouve dans le catholicisme un formalisme qui le rebute parce qu'il ne va pas au delà de la forme extérieure, et il n'est pas loin de penser que chacun peut se faire sa religion personnelle, que Dieu ne demande que de la bonne volonté. Pourtant cette solution ne le satisfait pas, il cherche plus de solidité dans sa foi et tout en cherchant, il ne cesse de répéter : « Je sens que la grâce me travaille. »*

***D'une lettre à son Père.      4 mars 1944***

...Vous devez trouver que je vous écris peu, mais que voulez-vous ? Outre mon travail, j'entretiens une correspondance suivie avec bon nombre de mes camarades et amis. Certaines de ces lettres me sont un réconfort, d'autres une cause de soucis, car, cela va peut-être vous paraître cocasse, certains garçons m'écrivent pour me demander conseil et pour me tenir au courant de leurs efforts. Évidemment cela doit vous paraître un peu drôle, mais j'ai beaucoup changé et j'ai compris beaucoup de choses aux Roches... Comme j'ai déjà pas mal à faire avec moi-même, vous devez vous rendre compte de la difficulté que j'éprouve à conseiller les garçons. Je suis cependant content, car ma maisonnette marche bien, mes garçons commencent à rendre et j'ai conscience d'y être pour quelque chose.

...Comme dit la Charte du Capitaine, nous avons « charge d'âmes » ; c'est magnifiquement beau mais lourd., ce n'est pas par orgueil, c'est simplement parce que j'estime vous devoir le réconfort de la certitude que votre fils est presque un homme et qu'il a compris la vie sous son véritable angle, que je vous parle ainsi »...

**À Monsieur Charlier. 28 mars 1944**

Cher monsieur,

Je voudrais vous parler, un peu ce soir de la retraite. Tout d'abord l'impression générale : excellente. Il suffit d'ailleurs, pour s'en rendre compte, de voir l'effet qu'elle a produit sur les garçons. Faite par l'abbé X..., c'est-à-dire par un homme franc, simple et intelligent, qui a compris l'École et qui a préparé son affaire en collaboration avec Michel Sauret, elle ne pouvait qu'être de tout premier ordre. Sur moi personnellement, je vous avouerai que l'abbé a une assez forte emprise ; il m'a compris comme vous, je crois, et je pense l'avoir aussi pénétré. De plus il parle avec une telle foi et une telle chaleur qu'il faudrait avoir le cœur fermé pour rester insensible à sa voix. J'ai longuement et mûrement réfléchi durant cette retraite. J'ai regretté que Monsieur l'abbé ait essayé de me pousser à trancher nettement la question par une bonne confession suivie de la communion. En effet si on me reproche – et à juste titre – de faire tout trop à la légère, je crois qu'une chose aussi grave mérite une certitude absolue si elle ne veut pas être vouée à l'échec. Or que serait-il arrivé ? Me donnant un peu aveuglement dans cette voie, les mêmes raisons qui m'en avaient écarté m'auraient inévitablement – et peut-être d'une manière plus grave – repoussé à nouveau hors de la religion. Bien au contraire, au début de la retraite, j'ai essayé de prier, de me faire le plus simple, le plus sincère possible, et j'ai écouté, Dire que je n'ai rien ressenti serait-mentir, mais je n'ai pas trouvé. Je ne désespère pas et je cherche toujours, avec tout de même une faible lumière à l'horizon qui s'éteint et se rallume comme le feu d'un phare tournant, mais non de cette manière régulière, avec au contraire des éclairs puissants suivis d'une pénombre que vient à nouveau troubler une faible lueur.

Dans le même ordre d'idées, mais dans un domaine plus pratique, si j'ose m'exprimer ainsi, j'ai aussi senti la valeur profonde d'une amitié comme celle de monsieur l'abbé X... J'aurai tout de même été privilégié dans ma courte vie ! Comme l'abbé me l'écrivait il y a deux mois, un tourbillon de forces neuves s'agite en moi, c'est ma grâce essentielle, et si Dieu est en plein milieu, le diable y est sans doute aussi. « Le Seigneur sera terriblement exigeant pour toi, et tant mieux ! » Eh bien oui, tant mieux ! J'en suis heureux, car je n'aurai pas la honte d'être un médiocre. Je sais que la charge est lourde, mais Dieu ne demande jamais au-dessus des forces de l'homme, et j'ai foi en lui, foi en l'avenir, plus gonflé que jamais.

Vous me dites, et l'abbé me dit aussi que je suis trop impulsif. J'ai réfléchi à cette question, et je crois que cela vient de ma trop grande confiance en moi, en mon intuition qui pourtant n'est pas infaillible ; c'est donc de l'orgueil. Or l'orgueil est un défaut très commun ici-bas, et il est la cause de beaucoup de catastrophes ; seulement il y a beaucoup de sortes d'orgueil et je crois qu'il faut savoir en garder un peu, car il est souvent un garde-fou dans les faiblesses. Qu'en pensez-vous ?

Bref je reconnais que j'ai de gros progrès à faire du côté maîtrise, et par conséquent de



mon humilité. En regardant aujourd'hui ce terme écoulé, j'éprouve deux sentiments opposés : en même temps je suis content, et en même temps mécontent. Au point de vue du travail, le résultat est peu brillant. On a peut-être l'impression que je me fiche de mon bac. Profonde erreur ! Je serai extrêmement vexé de ne pas l'avoir, et en même temps je serais heureux de pouvoir faire ma vie et être un homme sans lui, car il n'est rien de commun entre le pauvre bac et la vie. J'aimerais l'avoir pour faire plaisir à mes parents, qui semblent y tenir ; pour l'exemple – fossé franchi malgré un premier échec ; et pour une certaine part parce qu'il est toujours désagréable de passer pour un idiot : enfin cela n'est qu'une juste punition.

Je vous disais tout à l'heure que j'étais content. Eh bien oui, je le suis dans une certaine mesure de ce que j'ai gagné sur moi-même durant ce terme, du travail de capitaine que j'ai pu accomplir, de mes progrès dans la vie spirituelle, de mes projets pour l'an prochain, des amitiés solides que je me suis faites à l'École, et du bien que Dieu m'a permis d'accomplir. Et maintenant les vacances arrivent. Au lieu d'être un moment de trêve, de marquer un temps d'arrêt ou de recul même dans ma progression, je les vois se dessiner comme la manifestation d'une grâce divine qui nous réunira avec vous -je le désire ardemment – chez l'abbé Bonnemoy, où en trois jours je gagnerai plus qu'en un an tout seul. Puis après, viendra l'insipide troisième terme où le bachotage est à l'ordre du jour et qui ne présente que l'angoissant intérêt de l'avenir de l'École l'année suivante.

Et après, les grandes vacances, puis une année chez Monsieur l'abbé Bonnemoy, et après, notre tour du monde<sup>1</sup>, et enfin la vie toute entière qui nous ouvrira ses lourdes portes sur un horizon sombre, où brille cependant le soleil de l'espérance.

Et c'est vous qui m'avez ouvert les yeux à tout cela. Merci.

*Dès le début des vacances de Pâques, Jean-Marie part chez Monsieur, l'abbé Bonnemoy pour passer la Semaine Sainte, avec quelques camarades. Avec eux, il décide de former une e équipe », animée d'un même souci spirituel. A cette équipe ils donnent simplement pour but, avec l'audace de la jeunesse, de « refaire la France ».*

### **À Monsieur Charlier. 12 Avril 1944**

...Nous avons passé chez l'abbé en compagnie de Michel Sauret trois jours épatants dont nous garderons un souvenir ineffaçable. Nous nous sommes quittés après avoir scellé une sorte de pacte e constitué une équipe. Nous nous réunirons souvent et nous avons demandé à M. S. de prendre notre tête. Durant ces quelques jours, Monsieur l'abbé

---

<sup>1</sup> Jean-Marie avait formé le projet de faire le tour du monde, en gagnant sa vie, avec Hervé Giraud.

nous a parlé de l'Essentiel, et de la manière pour nous de savoir toujours le découvrir. Il nous a parlé aussi de notre adaptation à la réalité de la vie à notre sortie des Roches et de notre rôle vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis des autres... Je crois que nous pouvons former une solide équipe dans la vie, car nous avons une unité indéfinissable, mais qui en est pourtant une ; elle est fondée sur ce surnaturel que vous nous avez fait voir et que nous avons tous senti...

*Dans les premiers jours de juin, aussitôt le baccalauréat passé, Jean-Marie quitte l'École. Il n'y reviendra plus.*

**À Antoine Guiraud.**

**8 juillet 1944**

Mon cher Nana,

Ton petit mot me remplissait d'aise avant de l'avoir lu ; la lecture faite, j'ai été assez peiné d'apprendre que la suite de vos ennuis n'était pas terminée. La France se meurt, me dis-tu. Tu as raison, et que dirais-tu si tu voyais les voies ferrées de Lyon à Paris, par où je viens de passer, et où tout n'est que ruine et désolation. Mais cela n'est que le côté physique, et le côté moral est pire à mon avis. L'École était du tout beau, la vie n'est qu'un amalgame d'infections, de tripotages, de vols, de prostitutions et de vilénies inimaginables et impossibles à décrire. J'ai touché du doigt bien des horreurs et des infamies insoupçonnées depuis mon départ de l'École. C'est alors que j'ai senti le besoin d'aller à Peschadoires pour me retremper l'âme. J'avais résisté deux mois et demi, j'étais à bout de forces. Là-bas, j'ai respiré à pleins poumons. C'est bon, l'air à Peschadoires, tu en as besoin aussi,, j'en suis sûr. Pour l'instant je fuis ce Paris qui m'aspire insensiblement, et je pars la semaine prochaine pour les environs de Paris comme moniteur dans un centre de jeunesse d'une usine de mon oncle. Je crois qu'il y a du bon travail à faire et au moins je serai utile à quelque chose. J'ai soif de te revoir, mon très cher vieux Nana, j'ai soif de retrouver ta présence près de moi, de me replonger dans le bain rocheux, de re, trouver en toi l'ami sage, le bon vieux Nana, qui jadis me regardait comme un danger public et qui mettait tout le monde en garde contre moi, – mais avec qui je m'entendais si bien à la fin. Vois-tu, mon cher Nana, seule la séparation fait sentir combien une personne chère vous manque. J'ai pu revoir l'abbé Bonnemoy. Maintenant c'est toi, c'est Hervé, Jean Calvet et Monsieur Charlier que je veux revoir. Mais hélas on ne fait pas ce qu'on veut dans la vie, on ne fait que ce qu'on peut, surtout aujourd'hui. Et nous sommes presque à l'échéance de notre entrée dans la vie. Que nous sommes peu prêts !

À toi « pour la vie », et après aussi, j'espère.

*Jean-Marie est reçu à son Baccalauréat. Ce succès lui cause une joie qu'il ne dissimule pas.*

***D'une lettre à Monsieur Charlier. 21 juillet 1944.***

Cher Monsieur,

..Figurez-vous que lors de mon voyage de retour, nous avons eu le temps de faire connaissance, mes compagnons et moi. Chacun a parlé de soi, moi de l'École, et finalement tout le wagon-lit était groupé autour de moi pendant que j'exposais les méthodes de l'École et que... devinez..., je lisais vos lettres aux parents et aux capitaines. Une vive approbation est venue saluer la fin de cet exposé dont le mérite vous revient.

Avouez que c'est amusant. Si j'avais été en possession de votre dernière lettre où vous parliez de cette jeunesse qui vit dans les hôtels et les wagons-lits, j'aurais certainement rougi. Évidemment je préfère par raison, et non par goût, hélas ! le voyage en 3e classe dont j'use habituellement ; mais je dois dire à ma défense que, parti de Vichy avec près de 40° de fièvre, je ne m'étais embarqué que parce que ce moyen de locomotion m'était offert. D'ailleurs dans un compartiment plus modeste je n'aurais pu que difficilement me livrer à ce prosélytisme, et je suis content d'avoir pu faire remonter l'École dans l'estime de personnes pleines de préjugés à son égard.

Je suis heureux de penser qu'Hervé est près de vous. Sans les récents événements je serais près de vous à l'heure où je vous écris ; mais c'est en ce moment strictement impossible. Enfin des jours prochains nous réuniront, j'en suis sûr. Comme vous le dites, un lien spirituel nous réunit, c'est Dieu par lui qui nous rend forts. Merci pour le poème de Claudel, très beau, peut-être trop beau pour moi. Je l'ai beaucoup aimé.

Puisse cette lettre vous parvenir, elle vous apportera une fois de plus l'expression de mon affection, que vous connaissez et qui reste fidèle. Comme je l'écrivais à Hervé, c'est l'éloignement qui nous fait le plus sentir notre union...

***À Monsieur Charlier. 29 juillet 1944.***

Cher Monsieur,

C'est de Peschadoires que j'ai le plaisir de vous écrire aujourd'hui. Comme je vous l'avais dit, je suis parti samedi rejoindre Monsieur l'abbé Bonnemoy. Mon voyage s'est effectué sans incidents, et je n'ai mis que 48 heures. J'en repars le mercredi 2 août, et je crains bien que mon retour ne se fasse pas aussi facilement. Tout le monde allait bien à

Peschadoires quoique la région ne soit pas très calme. Que j'ai été content de me retrouver dans cette chère maison chez un ami, près de tant de choses qui me parient de vous et de notre équipe, quand notre conversation ne roule pas sur ce sujet.

C'est fou ce qu'on arrive à faire de bêtises sans s'en rendre compte, par laisser-aller, par paresse Et pourtant j'étais bien persuadé que tout allait bien. Je vous assure que Monsieur l'Abbé m'a eu vite dépouillé de ma carapace orgueilleuse, égoïste et satisfaite. Ma grosse erreur a été de me laisser griser à Paris par une activité d'une utilité très relative, qui me permettait de m'occuper sans trop sentir le temps passer. Sans compter le criminel gâchage que j'arrive à faire de l'argent et de ce que je possède, par étourderie impardonnable. Voilà je suis capable de m'enthousiasmer pour une causerie de l'Abbé sur la pauvreté et je ne fais rien pour vivre simplement. Au contraire, je complique souvent moi-même une existence familiale naturellement simple.

Je suis aussi trop sûr de moi. Tout cela, Monsieur l'Abbé me l'a dit pendant deux heures de suite, et je vous assure qu'à la fin je n'étais pas fier de moi. Mais ces vérités sont tellement vraies, tellement évidentes que je ne les vois pas et qu'il faut me mettre les points sur les *i* pour que je les remarque. Ah ! je vous assure que si, en même temps que ces raisons de désespoir de soi-même, on ne trouvait pas ici un secours surnaturel, la lutte semblerait bien dure ; mais dans ce cadre beau, simple, qui élève l'âme, par cette vie d'une splendide simplicité, on reprend courage. Je me sens plus près de Dieu, je me sens humble, petit, je prie avec mon cœur d'enfant. Dieu n'est plus pour moi ce qu'il est au fond trop souvent sans que je me l'avoue : une sorte d'égal, de collaborateur à qui on fait un rapport, que l'on prévient de ses intentions et que l'on remercie de son aide.

En rentrant à Paris je m'étais, je vous l'ai écrit, confessé, j'avais communiqué assez fréquemment, mais j'avais besoin d'une sorte de retraite, et nul endroit mieux que Peschadoires ne pouvait m'accueillir pour cela. Là j'ai vécu huit jours de parfait bonheur, si j'ose dire. Je me suis senti léger, heureux, content, tranquille, fort, mais en même temps humble.

Ne croyez-vous pas que Dieu soit d'une bonté excessive à mon égard ? Depuis mon arrivée aux Roches, regardez de quels soins il m'entoure, de quelles attentions il me comble. C'est le courage qui nous manque, qui me manque pour me jeter dans le bain, en plein flot. Mais une halte à l'oasis de Peschadoires fait du bien et aide à repartir. Je remets à plus tard mon projet d'aller à Bordeaux et à Maslacq et je vais, dès mon retour à Paris, m'occuper intelligemment aux environs en faisant soit de la culture, soit une colonie de vacances. Je vous reverrai plus tard, la séparation plus longue me rendra notre réunion plus agréable.

Croyez à mes sentiments très affectueux...

**À Monsieur l'Abbé Bonnemoy. 8 Août 1944**

Cher Monsieur l'Abbé,

Je vous remercie de l'accueil charmant à tous points de vue reçu chez vous. J'ai été heureux d'y revoir ceux que j'aimais et d'en connaître d'autres. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que ces formules un peu banales sont exactement le fond de ma pensée.

Quelques nouvelles de mon voyage, si cela vous intéresse. J'ai mis trois jours pour rentrer de Vichy. Parti le mercredi à 7h 30, j'étais en gare de Lyon le samedi à la même heure ; mais le voyage s'est effectué d'une manière tout à fait satisfaisante malgré sa lenteur. Nous sommes passés entre tous les bombardements.

Je voulais partir pour Maslacq afin d'y retrouver Monsieur Charlier et Hervé et y travailler avec les ouvriers de Dewoitine<sup>2</sup> ; mais les récents événements m'ont fait différer mon voyage et je pars à une centaine de kilomètres de Paris, à l'Est, dans un centre de jeunesse des ouvriers d'une usine de mon oncle, afin d'y effectuer comme moniteur un travail agricole. Cette idée n'est pas mauvaise, je crois ; j'y aurai des contacts, à la foie avec des ouvriers de mon âge et avec des paysans. DE toutes manières, cela aura l'avantage de m'occuper intelligemment.

Comme je l'ai écrit à Monsieur Charlier et comme je vous l'ai dit, je crois, ce que j'ai le plus goûté chez vous, c'est le calme, la simplicité dans les rapports et dans la vie. Rien de convenu à Peschadoires, rien de stupidement protocolaire. Une vie simple., avec la tenue nécessaire à une vie entre gens bien élevés, une liberté complète de pensée et d'action en dehors de ce qui constitue les obligations du devoir d'état. C'est épatant. J'avais trop de petites choses à faire à Paris, qui, additionnées ensemble, finissaient par constituer une raison nécessaire à mon retour, pour pouvoir rester plus longtemps à Peschadoires. La décision que j'ai prise est sage, je crois, et mon retour auprès de vous ne presse pas, puisqu'en principe j'y dois passer l'année. Ce que je ferai entre temps sera d'un autre genre mais également salutaire.

Reçu une très bonne lettre d'Hervé, une lettre de Nana, une d'Odon, une autre de Monsieur Charlier et plusieurs de mes gosses. Autant de joies profondes, car aucune n'est écrite pour ne rien dire. Tous sont fidèles. Je suis heureux de quitter Paris, car la vie y est pénible physiquement et moralement.

Je vous quitte en vous remerciant encore. Je vous envoie mille choses affectueuses pour tous.

---

<sup>2</sup> Un groupe d'ouvriers des usines Dewoitine de Toulouse passèrent à ce moment-là leur congé payé à l'École.

*Dans la journée du 25 août, la Division Leclerc a réduit les derniers éléments de la résistance allemande à Paris. Le 26 août, défilé de l'Arc de Triomphe à Notre-Dame. Jean-Marie rencontre son cousin André Rouxel, lieutenant au 1er Régiment de Spahis marocains, et lui demande de l'aider à s'engager dans le Régiment. La journée du 27 est occupée par les démarches en vue de cet engagement. Jean-Marie quitte sa famille le 28 au matin. Cependant, son régiment étant cantonné à Maisons-Laffite, il la revoit plusieurs fois : il couche même chez lui le 6 septembre. Le 8 septembre, le régiment part pour le front.*

**À Monsieur Charlier. 27 août 1944.**

Cher Monsieur,

Juste un mot avant de partir pour le front, tant les minutes me sont comptées avant le départ. Je me suis en effet engagé au 1er Régiment de Spahis Marocains et je pars demain matin à six heures dans l'armée Leclerc en auto-mitrailleuse. Je suis pleinement heureux. A la grâce de Dieu Je sais que ce que je fais est dangereux, mais on ne meurt qu'une fois et je n'ai pas peur de la mort, puisque je sais maintenant où elle nous mène. À bientôt cependant, j'espère.

Je vous embrasse.

**À ses parents. 13 septembre 1944.**

Mon cher papa, Ma chère maman,

Voici enfin un moment pour vous écrire. Nous sommes partis de Paris, comme je vous l'avais dit, le vendredi matin, et roulons depuis à raison d'une centaine de kilomètres par jour dans la direction de l'Est, « nach Berlin. » Je ne crois pas pouvoir vous donner de détails sur notre avance, car la censure risquerait d'intercepter ma lettre et je pense que ces premières nouvelles de moi seront plus sûres d'arriver ainsi à destination. Je pense cependant être autorisé à vous dire que tout marche au mieux. Accueil favorable des

Lorrains et bon travail de nos pelotons. Nous sommes cinq sur mon camion et nous nous entendons parfaitement des types très bien. Mon moral est excellent et tout va bien. Je vous embrasse de tout mon cœur. N'oubliez pas grand-mère.

**À Hervé Giraud. 15 octobre 1944.**

Mon cher Hervé,

Je pense que tu as reçu mon petit mot expédié de Paris avant mon départ. Moi, je viens seulement à l'instant de prendre connaissance de ta longue lettre du 10 Août. Je ne vais pas essayer de te décrire ma joie en reconnaissant ton écriture, puis en apprenant toutes les nouvelles dont tu me fais part. Tu sais donc que je me suis engagé aux Spahis il y a bientôt deux mois et je suis actuellement en pleines Vosges au repos encore pour quelques jours. J'ai conduit tout d'abord un camion de munitions pendant un mois et demi, et maintenant j'ai été versé, à ma demande, dans un peloton de combat j'y attends une place de conducteur d'auto-mitrailleuse, qui va bientôt arriver, je l'espère. Je pense que de ton côté tu n'as pas perdu ton temps et que tu as une action quelconque là où tu te trouves. Nos beaux projets pour l'année sont dans l'eau, cela ne fait rien puisque nous avons trouvé mieux. Si tu pouvais me rejoindre, comme je serais heureux ! Toute la France doit être unie derrière de Gaulle. Il faut une confiance aveugle.

Je te prie de croire à toute mon amitié. Je me languis en attendant de tes nouvelles et je me morfonds en te sachant si loin de moi.

**À Monsieur Charlier. 15 octobre 1944.**

Cher Monsieur,

Que de temps écoulé où je veux vous écrire et où je remets à plus tard cette simple marque de fidélité. Peut-être n'avez-vous reçu que depuis peu de temps le petit mot où je vous annonçais mon engagement. Nous sommes actuellement dans les Vosges au repos, pas pour longtemps heureusement. J'ai conduit un camion de munitions pendant un mois et demi et je suis depuis huit jours affecté dans un peloton de combat où j'attends une place de conducteur d'auto-mitrailleuse. Écrivez-moi. Je pense souvent à vous. La rentrée aura sans doute bientôt lieu.

Dites à tous les Rocheux que j'ai connus mon affection. Croyez-moi toujours près de vous par la pensée. Mes respects à tous les professeurs.

**À ses parents. 27 octobre 1944.**

Mon cher papa,  
Ma chère maman,

J'ai reçu deux lettres aujourd'hui, une de Giraud me disant que Maslacq avait bien repris. J'ai été heureux d'avoir des nouvelles de cette chère vieille École où j'ai tant de bons souvenirs et à laquelle je dois tant. L'autre lettre provenant de Marcel B. qui désirait s'engager et me demandait des tuyaux.

À part cela tout va pour le mieux. Moral excellent. Si vous pouvez m'envoyer des chaussettes de laine, je les recevrai avec plaisir, car je n'en ai plus et, le froid venant, j'estime qu'être pieds nus dans les chaussures n'est pas une position particulièrement agréable ; cependant, si vous ne pouvez m'en faire parvenir, je tâcherai de faire d'ultimes reprises à celles qui me restent actuellement. Mon moral est excellent malgré ce petit détail. Si je n'avais jamais à souffrir que de cela, ce ne serait rien.

André aussi va toujours bien. Il se joint à moi pour vous embrasser. Mille baisers à tous deux.

**À Monsieur Charlier. 29 octobre 1944.**

Cher Monsieur,

Vous vous doutez de la joie que j'ai éprouvée en recevant des nouvelles de Maslacq ! Vous me dites à la fin Comme l'École doit te sembler loin ! Vous vous trompez. Je vis encore très près de l'École, j'y pense sans arrêt, un courrier de Maslacq me fait autant de plaisir qu'un courrier de Paris. Je m'imagine l'année scolaire recommencée dans le même cadre ; les capitaines ont changé, mais ceux qui les remplacent sont animés du même élan de foi, du même désir enthousiaste qui nous poussait, Hervé, Nana et moi, quand au début de l'année nous faisons nos plans de rentrée. L'École a un esprit. Que les capitaines changent, les jeunes qui leur succèdent, forts de leurs responsabilités, marchent généreusement de l'avant. Quand ils auront quitté l'École, ils se rendront compte alors combien ils l'aiment, et d'un amour tellement plus profond qu'ils se l'imaginent Tous leurs actes alors seront fonction de cette éducation rocheuse, ils s'imposeront d'eux-mêmes, et quand au bout de quelques mois ils s'arrêteront pour faire le point, ils verront qu'inconsciemment c'est en Rocheux qu'ils ont agi. C'est alors que leur cœur se sentira fier et que leur reconnaissance ira complète à leurs maîtres.

Je ne peux vous donner aucun détail sur ce que je fais, Je le regrette, mais je me



console en me disant que cela nous promet de longues soirées agréables, et le jour de la réunion n'en sera que plus beau. Ce qu'il y a de sympathique à la division, c'est que tous les hommes sont des volontaires, ils servent bénévolement une cause, la cause de la France ; il y a des ouvriers, des étudiants, des riches, des pauvres, cela n'a pas d'importance tous se battent pour la France, ils ont confiance en de Gaulle et je vous assure que, si un civil parle un peu trop fort, il a vite fait de le regretter.

Écrivez-moi. Je termine ma lettre rapidement, appelé par un devoir. Je suis toujours content. Veuillez transmettre mon respectueux souvenir à tous les professeurs que j'ai connus. J'ai encore des tas de choses à vous dire. Je vous embrasse.

**À Monsieur Charlier. 30 octobre 1944.**

Cher Monsieur,

Je vous écrivais hier, et aujourd'hui encore j'éprouve le besoin de revenir bavarder près de vous. L'École n'est donc pas si loin de moi!

Les quelques lettres que j'ai reçues de l'École m'ont prouvé que l'esprit des Roches n'était pas changé, que c'était toujours avec le même plaisir qu'on ralliait Maslacq après les vacances. J'ai répondu à certains que tout cela était bien -beau, que c'était bien, d'être heureux de retrouver l'École mais que cela devait signifier quelque chose. Si on retrouve l'École avec plaisir, c'est que l'on sent combien on gagne à y vivre ; mais il ne faut pas se contenter de constater cet heureux phénomène, il faut apporter une part active, sa part active à cela. Que tous, anciens et nouveaux, se remettent vite au travail et apprennent la discipline. Moi, j'en ai souvent fait fi, mais je me rends compte aujourd'hui de son utilité, je dirai plus : de sa nécessité. Il m'arrive fréquemment de penser longuement et profondément à vous tous : c'est dans le calme de la nuit, quand, de garde, je passe mes heures de faction les yeux rivés sur le secteur à surveiller, et que tout prend forme pour se muer en un cadre aimé, celui de l'École. Les heures les plus dures sont celles qui terminent la nuit, mais elles sont plus belles parce qu'elles annoncent le lever du jour. On s'y sent plus seul parce qu'il fait plus froid et que l'instant est plus dangereux, mais le cœur est plus chaud, parce qu'il est plus près de ceux qu'on aime. Je me souviens à l'instant d'un mot de Pascal, je crois, qui terminait une de vos lettres aux Capitaines : « Faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté du Christ qui les fait en nous, et les grandes comme petites et aisées à cause de sa toute-puissance. » Voilà le mot d'ordre que je pense de prendre dans une circonstance comme celle où je me trouve. Une petite chose peut avoir tellement d'importance, et une grande est si belle à faire

Je vous quitte, cher Monsieur. Vous vouliez reprendre du service, mais n'en avez-vous pas repris en dirigeant tous ceux qui, comme moi, vous sont restés fidèles et que vous menez de loin mais sûrement ? Je vous embrasse.

**À ses parents. 30 octobre 1944**

Mon cher papa,  
Ma chère maman,

J'ai eu dix-neuf ans hier. Cette date m'a rappelé que l'anniversaire de papa était à peu près à la même date. Je profite donc de cette lettre pour vous souhaiter un bon anniversaire à vous, papa, et pour vous remercier, vous, papa, et vous, maman, de tout ce que vous avez fait pour moi, des sacrifices que vous avez acceptés et des privations que je vous ai occasionnées. Je m'excuse aussi auprès de vous des peines nombreuses, je le sais, que je vous ai causées. Je pense à vous souvent dans le calme de la nuit, pendant mes gardes, vers le matin, quand il fait froid et qu'on se sent petit entre les mains de la Providence et que le cœur se sent plus chaud, plus près des siens. Ma pensée se dirige, par ricochet, vers l'École à laquelle je dois tant, par votre intermédiaire, et je vous remercie de m'y avoir mis.

Ici tout va bien. André et moi, nous nous portons toujours bien...

**À Hervé Girand. 10 novembre 1944.**

Mon cher Hervé,

Dire que voilà plus de trois mois que je n'ai pas de nouvelles fraîches de toi ! J'ai bien reçu il y a huit jours ta lettre du 10 août et ces jours-ci des nouvelles indirectes de toi par Monsieur Charlier avec ton adresse ; Je profite donc d'un moment de liberté pour t'écrire : les rapports personnels font tellement plus de bien que les nouvelles reçues d'un tiers. J'ai donc appris ton engagement auquel, je te l'avoue, je m'attendais. Quel dommage que nous ne nous soyons pas trouvés ensemble à ce moment-là ! Et je te regrette journellement. Enfin, chacun de notre côté, nous combattons pour le même but et dans une communion d'esprit totale, c'est l'essentiel. Tâche de te faire muter dans mon unité : à nous deux sur la même blindée, nous enfoncerions tous les Boches.

Malgré les désillusions que ces trois premiers mois d'armée m'ont apportées, je ne regrette rien et serais plus prêt à recommencer que jamais. Cette dure école qu'est l'armée est un entraînement pour noire tour du monde. Le tout est de savoir saisir les multiples occasions de s'enrichir qui passent à tout instant à notre portée.

Écris-moi et crois à mes sentiments de profonde amitié.

**À Monsieur Charlier. 10 novembre 1944.**

Cher Monsieur,

Des nouvelles de partout m'arrivent, c'est bon de sentir que vos amis ne vous oublient pas, et toutes ces preuves que j'ai journellement d'attachement et de fidélité me sont un précieux secours contre l'abrutissement où nous entraîne la routine de certaines journées et la fréquentation d'êtres presque totalement stupides et bestiaux. La vie militaire m'a apporté bien des désillusions, mais aussi des joies inconnues. Les joies que procure la réalisation d'un effort sont insondables. Ce qu'il y a de triste dans l'armée, c'est que les bonnes volontés y sont comme à plaisir rendues ridicules et par conséquent découragées. A côté de cela il y a autour de soi une foule de sources d'enrichissement : il suffit d'abord de les voir, ensuite de vouloir y puiser. C'est dur et difficile, mais extraordinairement bon d'accepter de paraître ridicule pour une cause quelconque que vous acceptez de soutenir malgré l'opinion générale. Votre attitude rallie alors parfois à vous des timides ou des incertains, c'est alors meilleur encore. J'ai vu des choses révoltantes, j'ai vu des choses magnifiques. La vie en communauté dans l'armée donne aux choses une valeur outrée, exagérée on croirait que le soldat prend plaisir, dès qu'il est sous l'uniforme, à se montrer au dessous de ce qu'il est dans le civil : c'est un pli qui est pris, il est difficile de le faire changer. Ce qu'il y a de bien, c'est qu'on est tous rabaissés au même niveau, on part tous à nouveau de zéro et on voit alors les valeurs ressortir d'elles-mêmes. J'ai d'excellents camarades, mais je n'en ai trouvé aucun qui vaille pour moi ceux que j'ai eus aux Roches. Je crois qu'en sortant des Roches on est à tout jamais un être à part dans la société ; je n'entends pas par là qu'on ne peut vivre avec les autres, mais plutôt que le besoin d'absolu qui vous hante vous rend plus difficile la fréquentation et l'intimité des autres. On ne se sent pas meilleur que les autres, mais on voudrait pouvoir trouver les autres meilleurs.

Je vous quitte, cher Monsieur. Cette lettre est plutôt une suite de pensées sans corrélation, mises bout à bout au fur et à mesure qu'elles me viennent à l'esprit. J'aime à venir parler ainsi avec vous comme au temps de ma vie à Maslacq. Je vous embrasse respectueusement.

**À Michel Sauret. 13 novembre 1944.**

Mon cher Michel,

Je me suis demandé pendant longtemps lequel de nous deux allait être le plus courageux et se déciderait à écrire à l'autre. Une lettre de l'abbé me donnant ton adresse m'a décidé à faire le premier pas. Je ne peux rien te dire sur moi, tant sur le lieu où je me trouve que sur le genre de travail auquel je me livre.

J'ai relu ces jours-ci une lettre que tu m'écrivais l'an dernier des Chantiers, et je faisais

une comparaison avec mes impressions de vie militaire. Les réactions que tu as eues, je ne les ai pas eues, peut-être est-ce parce que j'étais déjà passé par une crise dans le genre de celle qui te tourmentait encore à Pâques. Je n'ai pas été étonné de ce que je voyais et entendais. J'ai aussi eu la veine de tomber dans un peloton composé en majorité d'étudiants. Il y a des types qui me donnent des nausées, tant ils sont bestiaux. Je suis tout à fait content et je ne regrette en rien ma décision.

Je te félicite de ta vocation que je connaissais et je suis heureux de te savoir en plein sur le chemin qui te mènera à ton idéal.

Écris-moi. Le manque de temps m'empêche de t'écrire longuement. Je reçois énormément de lettres des Roches qui me sont un bien précieux réconfort. Fidèlement tien.

*Jean-Marie avait dit un jour à son père : « Vous verrez qu'un jour vous serez fier de moi ». Son père se sentit poussé à lui écrire que ce jour était venu. Jean-Marie lui répondit par la lettre suivante, qui est la dernière.*

**13 novembre 1944**

Mon cher papa,  
Ma chère maman,

Je viens de recevoir la lettre de papa, dont je le remercie. Je le remercie pour tout ce qu'il met dedans, qui est l'expression de ce que tous deux vous pensez et qui me touche. Au fond, ce que les Roches m'ont appris, ce n'est que mon devoir et pas grand chose de plus. Je ne fais et n'ai jamais rien fait d'extraordinaire. André est passé lieutenant à deux galons. Je ne peux toujours rien dire sur moi : vous savez au moins que je vais toujours bien. Nous avons eu de la neige toute la journée, aussi la température n'est par particulièrement agréable. Au fond, les quatre mois d'hiver sont les mauvais à passer ; ensuite ce sera parfait. Dites à grand-mère que si je ne lui écris pas, c'est par manque de temps, mais que je pense à elle. Je reçois chaque jour un volumineux courrier des Roches auquel je ne réponds que partiellement ; j'ai le plaisir de voir que, si l'École est encore vivante en moi, je reste toujours là-bas vivant aussi.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

*Le 23 novembre 1944, à quelques kilomètres de Strasbourg où il se réjouissait d'entrer, Jean-Marie est grièvement blessé. Il est transporté à l'hôpital de Saverne et aussitôt opéré, mais ses blessures sont mortelles. Il se confesse, reçoit l'extrême-onction et dit à un de ses camarades : « Surtout va voir mes parents, et dis-leur que je suis mort en Français et en Chrétien. » Puis il meurt après une brève agonie. Il repose à Saverne.*